

Vie de l'Institut

Lionel Groulx, ptre

Volume 2, numéro 3, décembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801496ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801496ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Groulx, L. (1948). Vie de l'Institut. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(3), 466–471. <https://doi.org/10.7202/801496ar>

VIE DE L'INSTITUT

Nos prochains cours — Enfin voici de bonnes nouvelles de M. Pierre Gaxotte. Conférencier aux *Annales*, M. Gaxotte a pu faire avancer ses cours à Paris. Il les terminera le 9 mars et sera au Canada la semaine suivante. Invité de la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, il y enseignera tout d'abord. Mais il compte nous offrir les cinq cours qu'il a promis à notre Institut vers la fin mars-début avril. De ces cours, nous pouvons, dès aujourd'hui, indiquer le titre général auquel s'est arrêté l'historien: *Aspects de la politique coloniale de la France dans les deux derniers siècles de l'Ancien Régime*. M. Gaxotte nous promet, pour un autre jour, le titre précis de chacune de ces leçons: titres qu'on trouvera dans la livraison de mars de la Revue, en même temps que les dates où chacune sera donnée. Celles de nos sections qui ont pensé inviter le professeur, ne serait-ce que pour une leçon, feront bien de prendre note de l'époque où M. Gaxotte séjournera au Canada. L'administration de l'Institut se met à leur disposition pour tous renseignements dont elles pourraient avoir besoin. Nous ne referons pas ici l'éloge de notre professeur de 1949. Depuis la naissance de l'Institut, on nous le concédera, notre choix n'a pas été si malheureux. Que nos amis et nos lecteurs de Montréal et des environs aient donc soin de se garder libres cinq soirées pendant cette quinzaine de mars-avril prochain. Les Canadiens français ignorent déplorablement leur histoire, aime-t-on répéter. Saisissons l'occasion d'en apprendre une large tranche à l'école d'un maître de grande classe.

Nos études — Sous le signe des « Etudes de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française », le *François Bigot, administrateur français*, de M. Guy Frégault paraît ces jours mêmes. L'ouvrage est considérable: 850 pages, en deux tomes, divisés en dix-sept chapitres, avec illustrations. Inutile d'insister sur l'importance et sur le côté captivant du sujet. Le fameux intendant n'a pas été victime de ses seuls excès.

Il lui a fallu subir ceux de la postérité. Bigot est entré dans la légende. Des romanciers, et voire des historiens, s'en sont donné à cœur joie autour de ce fêtard décadent et cynique, passionné des femmes et du jeu, qui étalait un luxe insolent, se morfondait en bals et festins, aurait pratiqué, comme un vulgaire escroc, le brigandage des ressources publiques, pendant que le pays brûlait et que peuples et armées mouraient de faim. Nul n'aurait plus fait que Bigot pour laisser aux Canadiens qui avaient tout sacrifié pour elle, une image déplaisante de la France. Bigot n'aura pas manqué, non plus, d'apologistes, encore en petit nombre et timides, il est vrai, mais qui ne seraient pas fâchés de l'exonérer au moins partiellement, lui et sa bande. Ils plaideraient circonstances atténuantes, situation exceptionnelle, vices de l'époque, corruption générale de l'administration coloniale et de l'administration tout court, non seulement au Canada mais sur tous les points de l'empire français, le plus vaste du globe à l'époque, et d'un gouvernement peu facile. Sur un sujet comme celui-là, où il y a partage à faire du vrai et du faux, on aimera donc lire l'œuvre d'un historien qui ne connaît que l'histoire objective et dont chacun sait la sagacité et l'esprit critique. Pas moins de trois mille notes figurent au bas des pages du *Bigot* de M. Frégault. Ces notes révèlent en même temps que l'appareil scientifique de l'ouvrage, la vaste information accumulée par l'auteur. C'est la première fois, croyons-nous, que paraît, sur Bigot, une étude historique d'envergure. Pourquoi aussi ne pas souligner qu'une pareille étude ne peut qu'emprunter le plus vif intérêt à la période d'histoire où elle se situe ? Le règne de l'intendant se déroule, en plus grande partie, pendant l'agonie de la Nouvelle-France; ce qui est en jeu sur les Plainnes d'Abraham comme à Sainte-Foy, c'est le destin de l'Amérique du Nord. Moment et cadre où tout prend un aspect pathétique.

Projet d'édition — Les abonnés à nos « Etudes » recevront les deux tomes de *François Bigot, administrateur français*, au prix de \$4.50. M. Frégault veut bien nous consentir une remise sur le prix fort qui est de \$5.00. On est prié de prendre note que notre administration peut expédier à nos abonnés *Iroquoisie* de M. Léo-Paul Desrosiers à des conditions aussi avantageuses, soit à \$2.25 l'exemplaire. Nous profitons de l'occasion pour rappeler aux lecteurs de la *Revue* qu'il leur est loisible de prendre un abonnement aux « Etudes » de l'Ins-

titut, moyennant l'envoi de \$5.00 ou \$10.00, disons plutôt \$10.00. Cette somme gardée en dépôt et renouvelable sur avis nous permet de faire le service de nos publications aussitôt leur apparition et à un prix de faveur. Mais l'Institut ambitionne davantage. Tous ceux qui lisent la *Revue*, s'intéressent assez à l'histoire, pour ne vouloir ignorer, croyons-nous, nul ouvrage historique admis à figurer dans les « Etudes » de l'Institut, qui n'accordera jamais son *imprimatur*, comme on le sait, qu'à des œuvres d'une valeur éprouvée. En ce cas pourquoi chaque abonné de la *Revue* ne deviendrait-il pas un abonné à nos « Etudes » ? La *Revue* compte, à l'heure actuelle, plus de 1,000 abonnés. Qui n'aperçoit l'avantage, pour un auteur, d'être assuré, avant même l'impression de son ouvrage, de la vente presque automatique de plus d'un millier d'exemplaires ? Nanti de cette intelligente et substantielle mise de fonds, qui alors pourrait empêcher l'Institut de financer ses propres éditions ? L'avantage, encore cette fois, ne serait pas mince, dans un pays où la production historique a besoin de stimulant, de faire enfin que la publication d'œuvres importantes ne soit pas indéfiniment retardée par le coût prohibitif de l'impression ou par la crainte d'une rentrée trop lente dans ses fonds. A nos lecteurs de nous dire si le projet leur convient.

La Revue — Eloges et critiques — Il semble que, pour la *Revue*, l'ère des compliments ne soit pas encore définitivement close. On veut bien la trouver intéressante, de matière variée; on y voit un bel effort d'histoire scientifique. « Vous avez un bel instrument de travail », nous écrit un correspondant d'outre-mer. On nous adresse aussi quelques critiques que nous encaissons en toute modestie et qui sont loin d'être imméritées. Il s'en trouve quelques-unes pourtant que nous voudrions discuter amicalement. Par exemple, un abonné des États-Unis nous reproche de faire la part trop peu large à la survivance franco-américaine. Évidemment on se méprend sur le caractère de la *Revue* et sur les fins de ses fondateurs. Répétons ici ce que nous avons tenu à préciser dès la fondation de l'Institut; pour rien au monde, la *Revue* n'acceptera de se muer en instrument de propagande nationaliste, et pour la survivance de quelque groupe français que ce puisse être. L'Institut d'Histoire de l'Amérique française s'est donné pour fin l'étude du passé français de l'Amérique. Rien de moins, rien de plus. Par ses cours, par sa *Revue*, il s'efforce de faire de l'histoire ob-

jective, scientifique. Là s'arrêtent son dessein ou ses ambitions. Il fait appel à la collaboration de tous les pays français d'Amérique. Tant mieux si, par leur collaboration qu'il voudrait plus abondante et plus régulière, et qui serait une manifestation de leur vitalité culturelle, ces pays en arrivent à fortifier leur conscience ethnique. L'Institut ne vise point et ne saurait viser directement ce résultat. La discipline de l'histoire le lui interdit.

Un autre correspondant d'outre-Atlantique nous confie, fort aimablement, du reste, que le périodique lui paraît à lui et à quelques autres, « trop largement canadien-français moderne ». « Je veux dire » précise-t-il, « trop centré sur l'histoire du Canada français du XIXe et du XXe siècle qui n'est plus un fait français au sens propre et strict. Ou alors git dans le titre de la Revue quelque quiproquo. L'entrée en contact avec des amis Français de l'histoire américaine, coloniale ou non, va d'ailleurs par le simple mouvement des mois, élargir vos horizons ». Question de mot qui engage le titre de la *Revue*, et question aussi de proportion, croyons-nous. Le Canada français n'est pas seulement un fait passé; c'est un fait français et vivant qui se prolonge. Nous comprenons, certes, qu'un Français de France attache une importance toute particulière aux parties de l'Amérique française qui, non seulement par le lien culturel, mais encore par l'allégeance politique, restent attachées à la métropole. Du point de vue de l'histoire qui est exclusivement le nôtre, en peut-il être de même? Seul compte ici l'importance historique, le *poids d'histoire*, oserions-nous dire, que représente chaque pays. Or, est-ce notre faute si, dans ce passé et dans l'Amérique française, le Canada français occupe la large place? Cette place, il la tenait avant le traité de Paris de 1763, et par le caractère éminemment français de sa population et par l'ampleur de son expression géographique. Avons-nous tort de penser que, cette place, il la tient encore? Son histoire de pays français n'a pris fin ni en 1760 ni en 1763. Avec ses minorités ethniques et culturelles réparties d'un bout à l'autre du Canada et qui forment un demi-million de population, puis surtout avec le Québec et ses trois millions de population française, il reste, il constitue, ce nous semble, non seulement un fait français « au sens propre et strict », mais le fait français par excellence dans le Nouveau-Monde.

Une illusion, peut-être trop commune en Europe et, à certains égards, illusion fort compréhensible, serait de considérer le Canada com-

me un pays anglais. Le Canada n'est pas et n'a jamais été un pays anglais. La majorité, dans leur pays, jusque vers 1855, les Canadiens français n'ont jamais renoncé ni à leur volonté de vivre comme nationalité, ni à leurs droits politiques. Encore aujourd'hui, de par sa composition ethnique, dont 30 pour cent d'origine française, le Canada reste proprement un pays anglo-français; anglo-français aussi l'État canadien, État fédératif dont la constitution proclame la dualité ethnique et linguistique. Dans cette fédération la province de Québec est en fait et virtuellement un État français; elle l'est par sa population pour les quatre cinquièmes française et restée de culture française; elle l'est par son droit civil français, placé par la constitution canadienne hors des atteintes de l'État fédéral; elle est en plus un État indépendant, chaque province de la fédération canadienne étant juridiquement indépendante dans le domaine de ses attributions; indépendante, elle l'est par son drapeau officiel, distinct du drapeau du Canada. Dans la vaste république fédérative et canadienne, le Québec sera vraisemblablement demain une république française. Inutile d'insister: voici bien une histoire vivante, en marche depuis trois siècles, histoire d'un groupe de race française le plus considérable dans le monde après ceux de France et de la Wallonie. Autant dire que le Canada français a été et demeure le fait français par excellence en Amérique: fait français incontestable, prolongement d'une histoire française.

Il faudra donc se résigner à voir cette histoire du Canada français occuper la place prépondérante dans la *Revue*. Et où serait le contresens ou l'usurpation? Place prépondérante ne veut pas dire toute la place. La *Revue* n'en restera pas moins une revue d'histoire de l'Amérique française. Notre plus ardent désir serait que chacune de ses livraisons offrît la contribution de chaque pays français de notre continent. Rien n'empêche non plus que la *Revue* consacre parfois une livraison ou l'autre à l'histoire, soit des Antilles, soit de la Louisiane, soit des Franco-Américains. Le tout, répétons-le, restera affaire de proportion.

Propagande de la Revue — Nous invitons nos amis à nous trouver des abonnés. Les nouveaux qui nous viennent, un peu toutes les semaines, attestent que le milieu où les aller chercher est loin de l'épuisement. Une propagande intelligente, persévérante pourrait aider l'Institut

à sortir d'une situation où il vit, mais où il vit toute juste. Les fêtes approchent. Un cadeau appréciable, croyons-nous, pour gens intelligents, serait un abonnement à la *Revue d'Histoire de l'Amérique française*. Pourquoi n'y pas penser ?

Le président y est allé pour sa part de propagande. Deux fois, en ces derniers temps, des clubs Richelieu, celui de Montréal et celui de Saint-Jérôme, l'ont invité à parler de l'Institut et de ses œuvres. On trouvera ci-après, sa causerie prononcée devant le Club de Montréal. Elle est publiée à titre documentaire. Elle pourrait peut-être aussi servir à nos propagandistes.

Lionel GROULX, ptre.